

naissance nous entendissions des chaînes retentir sur notre berceau.

XL.
Quel était
le parti qui
convenait à
l'Angleterre
lorsqu'elle
vit la fermenta-
tion de ses
colonies.

Lorsque la cause de vos colonies était débattue dans les assemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenait peut-être de vous adresser, le voici :

« Je ne vous parlerai point, messieurs, de la justice ou de l'injustice de vos prétentions. Je ne suis pas assez étranger aux affaires publiques pour ignorer que cet examen, préliminaire et sacré dans toutes les autres circonstances de la vie, serait déplacé et ridicule dans celle-ci. Je ne rechercherai point quel espoir vous pouvez avoir de réussir, et si vous serez les plus forts, quoique ce sujet vous parût peut-être de quelque importance, et que je pusse vraisemblablement m'en promettre votre attention. Je ferai plus. Je ne comparerai point les avantages de votre situation, si elle réussit, avec les suites qu'elle aura si vous manquez de succès. Je ne vous demanderai point jusqu'à quand vous avez résolu de servir vos ennemis. Mais je supposerai tout d'un coup que vous avez réduit vos colonies au degré de servitude que vous en exigez. Apprenez-moi seulement comment vous les y fixerez. Par une armée subsistante? Mais cette armée, qui vous épuisera d'hommes et d'argent, suivra-t-elle ou ne suivra-t-elle pas l'accroissement de la population? Il n'y a que deux répon-

« ses à faire à ma question; et de ces deux réponses, l'une me semble absurde, et l'autre vous ramène au point où vous êtes. J'y ai beaucoup réfléchi; et, si je ne me trompe, j'ai découvert le seul parti raisonnable et sûr que vous ayez à prendre. C'est, aussitôt que vous vous serez rendus les maîtres, d'arrêter les progrès de la population, puisqu'il vous paraît plus avantageux, plus honnête et plus décent de dominer sur un petit nombre d'esclaves que d'avoir pour égaux et pour amis une nation d'hommes libres.

« Mais, me demanderez-vous, comment arrête-t-on les progrès de la population? L'expédition pourrait révolter des âmes faibles, des esprits pusillanimes; mais heureusement il n'en est point dans cette auguste assemblée. C'est d'égorger sans pitié la plus grande partie de ces indignes rebelles, et de réduire le reste à la condition des nègres. Ces braves et généreux Spartiates si vantés dans les histoires anciennes et modernes vous en ont donné l'exemple. Comme eux, la tête enveloppée de leur manteau, nos concitoyens et nos satellites iront la nuit clandestinement massacrer les enfans de nos Ilotes à côté de leurs pères, sur le sein de leurs mères, et ne laisseront vivre que le nombre suffisant pour leurs travaux et notre sûreté. »

Anglais! vous frémissez à cette horrible proposition, et vous demandez quel parti l'on pourrait prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui

vous convient. Si le ressentiment, excité par vos barbaries, peut se calmer ; si les Américains peuvent fermer les yeux sur les ravages qui les entourent ; si, en marchant sur les ruines de leurs villes incendiées, de leurs habitations détruites, sur les ossemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes ; si, en respirant l'odeur du sang que vos mains ont versé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre despotisme ; s'il leur est permis de prendre la moindre confiance dans vos discours, et de se persuader que vous avez sincèrement renoncé à l'injustice de vos prétentions, commencez par rappeler vos assassins soudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés ; écartez vos vaisseaux de leurs côtes ; et s'il est un citoyen sage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans sa main, qu'il se présente, et qu'il dise :

« O vous, nos concitoyens et nos anciens amis,
 « permettez-nous ce titre, nous l'avons profané ;
 « mais notre repentir nous rend dignes de le re-
 « prendre, et nous aspirons désormais à la gloire
 « de le conserver. Nous confessons en présence
 « de ce ciel et de cette terre qui en ont été les
 « témoins, nous confessons que nos prétentions
 « ont été injustes et nos procédés barbares. Ou-
 « bliez-les comme nous. Relevez vos remparts et
 « vos forteresses. Rassemblez-vous dans vos pai-
 « sibles habitations. Effaçons jusqu'à la dernière
 « goutte du sang qui a coulé. Nous admirons l'es-

« prit généreux qui vous a dirigés. C'est le même
 « auquel dans des circonstances semblables nous
 « avons dû notre salut. Oui, c'est à ces marques
 « surtout que nous vous reconnaissons pour nos
 « concitoyens et pour nos frères. Vous voulez être
 « libres ; soyez libres. Soyez-le dans toute l'éten-
 « due que nous avons attachée nous-mêmes à ce
 « nom sacré. Ce n'est pas de nous que vous tenez
 « ce droit. Nous ne pouvons ni vous le donner, ni
 « vous le ravir. Vous l'avez reçu comme nous de
 « la nature, que le crime et le fer des tyrans peu-
 « vent combattre, mais que le fer et le crime des
 « tyrans ne peuvent détruire. Nous ne prétendons
 « à aucune sorte de supériorité sur vous. Nous n'as-
 « pirons qu'à l'honneur de l'égalité. Cette gloire
 « nous suffit. Nous connaissons trop bien le prix
 « inestimable de nous gouverner par nous-mêmes
 « pour vouloir désormais vous en dépouiller.

« Maîtres et arbitres suprêmes de votre législa-
 « tion, si vous pouvez dans vos états vous créer
 « un meilleur gouvernement que le nôtre, nous
 « vous en félicitons d'avance. Votre bonheur ne
 « nous inspirera d'autre sentiment que le désir
 « de vous imiter. Formez-vous des constitutions
 « adaptées à votre climat, à votre sol, à ce monde
 « nouveau que vous civilisez. Qui peut mieux con-
 « naître que vous vos propres besoins ? Des âmes
 « fières et vertueuses telles que les vôtres ne doi-
 « vent obéir à d'autres lois qu'à celles qu'elles se
 « donneront elles-mêmes. Tout autre joug serait

« indigne d'elles. Réglez vous-mêmes vos taxes.
 « Nous ne vous demandons que de vous confor-
 « mer à notre usage dans l'assiette de l'impôt.
 « Nous vous présenterons l'état de nos besoins ;
 « et vous assignerez de vous-même la juste por-
 « tion entre vos secours et vos richesses.

« D'ailleurs, exercez votre industrie comme
 « nous exerçons la nôtre ; exercez-la sans limites.
 « Mettez à profit les bienfaits de la nature et les
 « contrées fécondes que vous habitez. Que le fer
 « de vos mines , les laines de vos troupeaux , la
 « dépouille des animaux sauvages errans dans vos
 « bois , façonnés dans vos manufactures , pren-
 « nent sous vos mains une valeur nouvelle. Que
 « vos ports soient libres. Allez exposer vos den-
 « rées et les productions de vos arts dans toutes
 « les parties du monde ; allez chercher celles dont
 « vous avez besoin. C'est un de nos privilèges ,
 « qu'il soit aussi le vôtre. L'empire de l'Océan ,
 « que nous avons conquis par deux siècles de gran-
 « deur et de gloire, vous appartient comme à nous.
 « Nous serons unis par les liens du commerce.
 « Vous nous apporterez vos productions, que nous
 « accepterons de préférence à celles de tous les
 « autres peuples, et nous espérons que vous pré-
 « férerez les nôtres à celles de l'étranger, sans
 « toutefois que vous y soyez astreints par aucune
 « loi que par celle de l'intérêt commun et le titre
 « de concitoyens et d'amis.

« Que vos vaisseaux et les nôtres, décorés du

« même pavillon , couvrent les mers , et que des
 « deux côtés il s'élève des cris de joie lorsque ces
 « vaisseaux amis se rencontreront au milieu des
 « déserts de l'Océan. Que la paix renaisse, que
 « la concorde dure à jamais entre nous. Nous
 « concevons enfin que la chaîne d'une bienveil-
 « lance réciproque est la seule qui puisse lier des
 « empires aussi éloignés, et que tout autre prin-
 « cipe d'unité serait injuste et précaire.

« Que sur ce nouveau plan d'une amitié éter-
 « nelle l'agriculture, l'industrie, les lois, les arts,
 « et la première de toutes les sciences, celle de
 « faire le plus grand bien des états et des hom-
 « mes, se perfectionne parmi vous. Que le récit
 « de votre bonheur appelle autour de vos habi-
 « tations tous les infortunés de la terre. Que les
 « tyrans de tous les pays, que tous les oppresseurs
 « ou politiques ou sacrés sachent qu'il existe un
 « lieu dans le monde où l'on peut se dérober à
 « leurs chaînes ; où l'humanité flétrie a relevé sa
 « tête ; où les moissons croissent pour le pauvre ;
 « où les lois ne sont plus que le garant de la fé-
 « licité ; où la religion est libre et la conscience a
 « cessé d'être esclave ; où la nature enfin semble
 « vouloir se justifier d'avoir créé l'homme ; et le
 « gouvernement, si long-temps coupable sur toute
 « la terre, répare enfin ses crimes. Que l'idée d'un
 « pareil asile épouvante les despotes et leur serv
 « de frein ; car, si le bonheur des hommes leur
 « est indifférent, ils sont du moins ambitieux et

« avarés, et veulent conserver et leur pouvoir, et
« leurs richesses.

« Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô nos amis,
« nous-mêmes nous profiterons de votre exemple.
« Si notre constitution s'altérait; si la richesse
« publique corrompait la cour, et la cour la na-
« tion; si nos rois, à qui nous avons donné tant
« d'exemples terribles, les oubliaient enfin; si
« nous étions menacés, nous qui étions un peu-
« ple auguste, de ne devenir que le plus lâche et
« le plus vil des troupeaux, en nous vendant nous-
« mêmes, le spectacle de vos vertus et de vos
« lois pourrait nous ranimer. Il rappellerait à nos
« cœurs avilis et le prix et la grandeur de la li-
« berté; et s'il faut que cet exemple devienne im-
« puissant; s'il faut que l'esclavage, suite de la
« corruption vénale, s'établisse un jour dans ce
« même pays qui a été inondé de sang pour la
« cause de la liberté, et où nos pères ont vu les écha-
« fauds dressés pour les tyrans, alors nous aban-
« donnerons en foule cette terre ingrate livrée au
« despotisme, et nous laisserons le monstre ré-
« gner sur un désert. Vous nous recevrez alors en
« qualité d'amis et de frères. Vous partagerez avec
« nous ce sol, cet air libre comme les armes de leurs
« généreux habitans; et grâce à vos vertus nous
« retrouverons encore l'Angleterre et une patrie.

« Voilà, braves concitoyens, et notre espérance
« et nos vœux. Recevez donc nos sermens, gages
« d'une si sainte alliance. Invoquons, pour ren-

« dre ce traité plus solennel, invoquons nos an-
« cêtres communs, qui tous ont été animés de
« l'esprit de liberté comme vous, et n'ont pas
« craint de mourir pour la défendre. Attestons la
« mémoire des fondateurs illustres de vos colo-
« nies, celle de vos augustes législateurs, du phi-
« losophe Locke, qui le premier sur la terre fit
« un code de tolérance; du vénérable Penn, qui
« le premier fonda une ville de frères. Les âmes
« de ces grands hommes, qui dans ce moment
« sans doute ont les yeux fixés sur nous, sont di-
« gnes de présider à un traité qui doit assurer la
« paix de deux mondes. Jurons en leur présence,
« jurons sur ces mêmes armes avec lesquelles vous
« nous avez combattus de rester à jamais unis
« et fidèles; et quand nous aurons prononcé tous
« ensemble un serment de paix, prenez alors ces
« mêmes armes, transportez-les dans un dépôt sa-
« cré où les pères les montreront à chaque généra-
« tion nouvelle; et là, gardez-les fidèlement d'âge
« en âge pour les tourner un jour contre le pre-
« mier, soit Anglais, soit Américain, qui osera pro-
« poser de rompre cette alliance, également utile,
« également honorable pour les deux peuples. »

A ce discours, j'entends les villes, les hameaux,
les campagnes, toutes les rives de l'Amérique sep-
tentrionale retentir des plus vives acclamations,
répéter avec attendrissement le nom de leurs frères
anglais, le nom de la mère-patrie. Les feux de
la joie succèdent aux incendies de la discorde; et

cependant les nations jalouses de votre puissance restent dans le silence, dans l'étonnement et dans le désespoir.

Votre parlement va s'assembler. Qu'en faut-il espérer? La raison s'y fera-t-elle entendre, ou persévéra-t-il dans sa folie? Sera-t-il le défenseur des peuples, ou l'instrument de la tyrannie des ministres? Ses actes seront-ils les décrets d'une nation libre, ou des édits dictés par la cour? J'assiste aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révérens retentissent de harangues pleines de modération et de sagesse. La douce persuasion y paraît couler des lèvres des orateurs les plus distingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur est rempli d'espoir. Tout à coup une voix, organe du despotisme et de la guerre, suspend cette émotion délicieuse.

« Anglais, s'écrie un déclamateur forcené, avez-vous balancer un moment? ce sont vos droits, vos intérêts les plus importants; c'est la gloire de votre nom qu'il faut défendre. Ces grands biens ne sont pas attaqués par une puissance étrangère. Un ennemi domestique les menace. Le danger est plus grand, l'outrage est plus sensible.

« Entre deux peuples rivaux et armés pour des prétentions mutuelles, la politique peut quelquefois suspendre les combats. Contre des sujets rebelles, la plus grande faute est la lenteur, toute modération est faiblesse. L'étendard de la

« révolte fut levé par l'audace, qu'il soit déchiré par la force. Tombe, tombe sur les mains qui l'ont déployé le glaive de la justice! Hâtons-nous: pour étouffer les révolutions, il est un premier moment qu'il faut saisir. Ne donnons pas aux esprits étonnés le temps de s'accoutumer à leur crime; aux chefs, le temps d'affermir leur pouvoir; au peuple, celui d'apprendre à obéir à de nouveaux maîtres. Le peuple, dans la révolte, est presque toujours entraîné par un mouvement étranger. Ni sa fureur, ni sa haine, ni son amour ne lui appartiennent. On lui donne ses passions comme ses armes. Déployons à ses yeux la force et la majesté de l'empire britannique. Il va tomber à nos pieds; il passera en un instant de la terreur au remords, du remords à l'obéissance. S'il faut user de la sévérité des armes, point de ménagement. Dans la guerre civile, la pitié est la plus fausse des vertus. Le glaive, une fois tiré, ne doit plus s'arrêter que par la soumission. C'est à eux désormais à répondre au ciel et à la terre de leurs propres malheurs. Songez qu'une sévérité passagère dans ces contrées rebelles doit nous assurer l'obéissance et la paix pour des siècles.

« Pour suspendre nos coups, pour désarmer nos bras, on nous dit, on nous répète que ce pays est peuplé de nos concitoyens, de nos amis, de nos frères. Quoi! invoquer en leur faveur des noms qu'ils ont outragés, des liens qu'ils ont

« rompus ! Ces noms , ces liens sacrés sont ce qui
 « les accuse et qui les rend coupables. Depuis
 « quand ces titres si révéérés n'imposent-ils des
 « devoirs qu'à nous ? Depuis quand des enfans re-
 « belles ont-ils le droit de s'armer contre leur
 « mère , de lui ravir son héritage , de déchirer son
 « sein ? Ils parlent de liberté : je respecte ce nom
 « comme eux ; mais cette liberté est-elle de l'in-
 « dépendance ? Est-elle le droit de renverser une
 « législation établie et fondée depuis deux siècles ?
 « Est-elle le droit d'usurper tous les nôtres ? Ils
 « parlent de liberté , et moi je parle de la suprê-
 « matie et de la puissance souveraine de l'Angle-
 « terre.

« Quoi ! s'ils avaient à former quelques plaintes ,
 « s'ils refusaient de porter avec nous une faible
 « portion du fardeau qui nous accable et de s'as-
 « socier à nos charges comme nous les associons
 « à notre grandeur , n'avaient-ils d'autre voie que
 « celle de la révolte et des armes ? On les appelle
 « nos concitoyens et nos amis ; et moi je ne vois
 « en eux que les persécuteurs et les ennemis les
 « plus cruels de notre patrie. Nous avons des an-
 « cêtres communs ; oui , sans doute , mais ces res-
 « pectables aïeux , je les évoque moi-même avec
 « confiance. Si leurs ombres pouvaient reprendre
 « ici leur place , leur indignation égalerait la nô-
 « tre. Avec quel courroux ces vertueux citoyens
 « entendraient que ceux de leurs descendans qui
 « se sont fixés au-delà des mers n'ont pas plus tôt

« senti leurs forces , qu'ils en ont fait le coupable
 « essai contre leur patrie , qu'ils se sont armés
 « contre elle de ses propres bienfaits ? Oui , tous ,
 « jusqu'à cette secte pacifique à qui son fondateur
 « inspira le devoir de ne jamais tremper ses mains
 « dans le sang ; eux qui ont respecté les jours et
 « les droits des peuples sauvages ; eux qui par en-
 « thousiasme de l'humanité ont brisé les fers de
 « leurs esclaves , aujourd'hui , également infidèles
 « à leur pays et à leur religion , ils arment leurs
 « mains pour le carnage , et c'est contre vous. Ils
 « traitent tous les hommes de frères , et vous ,
 « vous seuls de tous les peuples êtes exclus de ce
 « titre. Ils ont appris au monde que les sauvages
 « américains , que les nègres de l'Afrique leur sont
 « désormais moins étrangers que les citoyens de
 « l'Angleterre.

« Armez-vous ; vengez vos droits offensés ; ven-
 « gez votre grandeur trahie ; déployez cette puis-
 « sance qui se fait redouter dans l'Europe , dans
 « l'Afrique et dans l'Inde ; qui a si souvent étonné
 « l'Amérique elle-même ; et puisque entre un peu-
 « ple souverain et le sujet qui se révolte il n'y a
 « plus désormais d'autre traité que la force , que
 « la force décide. Conservez , reprenez cet univers
 « qui vous appartient , et que l'ingratitude et l'au-
 « dace veulent vous ravir. »

Les sophismes d'un rhéteur véhément , appuyés
 par l'influence du trône et par l'orgueil national ,
 étouffent dans la plupart des représentans du peu-

III.
 L'Angleterre
 se détermine
 à réduire ses
 colonies par
 la force.